



Cahiers
de Recherches
Médiévales

Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

13 | 2006

La Noblesse en question (XIII^e-XV^e s.)

Introduction

Philippe Contamine



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/742>

DOI : [10.4000/crm.742](https://doi.org/10.4000/crm.742)

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2006

Pagination : 1-2

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Philippe Contamine, « Introduction », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 13 | 2006, mis en ligne le 27 novembre 2009, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/742> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.742>

Tous droits réservés

Introduction

La noblesse en question : pourquoi ce titre, alors qu'en apparence, s'il est un milieu, en cette longue fin du Moyen Âge à laquelle correspondent les contributions ici réunies, qui précisément ne devrait pas susciter de question, tant son omniprésence est attendue du profane, c'est bien la noblesse, à première vue solidement installée dans le paysage social, politique et culturel.

En fait, les choses sont un peu plus compliquées.

Au plan de la réflexion intellectuelle, la noblesse faisait problème parce que chacun, en ces temps de chrétienté, savait que tous les hommes (et toutes les femmes) avaient une commune et unique origine : or la noblesse médiévale était une affaire de sang et d'hérédité, elle n'était que marginalement une noblesse consacrant pour une seule génération le mérite individuel. Il y avait donc là une contradiction. Mais en même temps, bien des auteurs proposaient des variations sur le jugement bien connu de Juvénal dans l'une de ses *Satires* : c'est la vertu, et non point les ancêtres, qui fait le noble et la noblesse. *Nobilitas sola est atque unica virtus*. Autre contradiction.

Ces deux thèmes, attestés dès le XII^e siècle, parcourent les siècles suivants, non sans susciter des répliques plus ou moins embarrassées. Sommairement, d'une part, s'il n'y avait pas eu la Chute, donc l'introduction du mal, de l'injustice, de la violence dans l'histoire des hommes, il n'y aurait pas eu besoin de noblesse : la noblesse est née de la nécessité dans laquelle les sociétés humaines se sont trouvées de remédier à cette violence, à cette injustice, à ce désordre en choisissant des hommes à la fois justes et forts, capables de se poser en défenseurs du bien commun, et après eux leurs descendants. Quant à la réponse à Juvénal, elle fut la suivante : sans même admettre la transmission par le sang du gène de l'honneur et de la vertu, un jeune noble, ayant devant les yeux la valeur et les mérites de ses ancêtres, ne sera-t-il pas (ou ne devrait-il pas être) plus enclin à les imiter ? Question de nature, question de « nourriture ».

Mais la noblesse ne fut-elle pas fragilisée, sur un autre plan, dès lors que le régime féodal, qui en formait l'ossature institutionnelle, fut en crise, dès lors que l'idéologie chevaleresque qui l'animait sembla à beaucoup usée, ternie, à force d'être ressassée, dès lors que le mythe de croisade, ayant partie liée avec la chevalerie au moins depuis saint Bernard, perdit beaucoup de sa vigueur, de sa force d'entraînement et de conviction, dès lors enfin que les pouvoirs supérieurs (et notamment la royauté), en multipliant leurs interventions, privèrent la noblesse de ce qui faisait une partie de son essence : la liberté (songeons au fameux droit de guerre privée, encore fièrement revendiqué et pratiqué par les gentilshommes français du XIV^e siècle mais de plus en plus mal vu au siècle suivant).

Il faut ajouter qu'à différents moments de la fin du Moyen Âge (la Jacquerie de 1358, les Maillets de 1382), par l'extrapolation de faits certes bien réels, le fantasme courut selon lequel les « populaires », diaboliquement déchaînés, avaient comme ambition d'annihiler l'engeance nobiliaire, comme on pourchasse jusqu'à l'extinction une espèce malfaisante.

Plus sans doute que d'autres catégories de la population, la noblesse (tel fut le cas en France) souffrit énormément de la chute des revenus fonciers traditionnels dont elle était la première bénéficiaire.

On assista, selon des modalités diverses et sans qu'il faille bien sûr généraliser, à la montée en puissance d'autres milieux, mieux armés économiquement et intellectuellement, aptes à supplanter en partie la vieille noblesse, qui pouvait paraître hors course, pour faire face aux nouveaux besoins et aux nouvelles demandes des États et de la société.

Enfin, la question se pose : dans quelle mesure peut-on admettre l'existence à l'époque d'une « idée européenne de la noblesse », dépassant aussi bien les cloisonnements nationaux ou régionaux que les clivages internes ?

Autant de thèmes qui, selon des approches diversifiées, forment la trame des textes qui suivent. À leur lecture, il apparaîtra sans doute que les réponses avancées ne peuvent être péremptoires. Du moins, une conclusion semble s'imposer : l'effacement – d'ailleurs très relatif ou plutôt inégal – du régime féodo-seigneurial, une certaine obsolescence ou une certaine inadéquation militaire des châteaux forts au profit des manoirs, des palais urbains et des citadelles, l'émergence de ce qui allait devenir la noblesse de robe, le rôle croissant de l'infanterie et de l'artillerie dans les armées du temps, l'accroissement des activités marchandes, la montée de la bureaucratie d'État, tout cela ne permet pas de conclure à un effacement de la noblesse dès les années 1500. En d'autres termes, la Renaissance fut loin de correspondre à son chant du cygne, ni en France, ni en Angleterre, ni en Italie. Pour résumer d'un mot, l'essor des cours, voire, d'une certaine manière, l'essor des arts et des lettres la sauvèrent – pour longtemps.

Philippe Contamine